Iulian Boldea

Lorand Gaspar. La poésie, au-delà des mots

Lorand Gaspar. The Poetry Beyond Words
Abstract: Lorand Gaspar's poetry seems to be a journey to the end of language, where word and world meet in a burst of light, a horizon where the intimacy of the self and its history lends a state of mystery to the approach to things, just as the landscape bathed in light suggests a sense of loss and rediscovery, of clarity and shadow, where being seems to hide and reveal itself at the same time. The earth ('absolute soil') is endowed with the capacity to reveal the valences of interiority, but also the markers of an itinerary of sacrificial knowledge and the poem's condition of saying and at the same time hiding in its words an essential silence. The images of the desert, with its limpid, enveloping forms, appear as mirrors of the soul, experiences of the instant and detachments from the self, to reach a deeper attachment to nature, to the elements, to the voids and the fulls in the fabric of the world, whose identity seems to be made up of glimpses of otherness, of words, colours and forms, like the intense luminosity of a reflecting and encompassing gaze.
Keywords: Poetry; Language; Clarity; Shadow; Light.

Iulian Boldea
George Emil Palade University of Medicine, Pharmacy, Science and Technology, Târgu Mureș, Romania
iulian.boldea@umfst.ro

DOI: 10.24193/cechinox.2025.48.08

L'œuvre de Lorand Gaspar se caractérise par la présence de plusieurs thèmes clés, qui se retrouvent dans bon nombre de ses livres : l'exil, l'errance et la recherche entre espaces géographiques, langues, cultures et identités. Né à Târgu Mures en 1925 dans une famille juive, Lorand Gaspar est un poète important de la littérature française du XXe siècle. Son travail de traducteur est également important, tout comme sa passion pour la photographie et la recherche sur le passé historique. Né le 28 février 1925 à Târgu Mureș, Gaspar a été déporté en Allemagne pendant la guerre et a reçu en 1994 le Grand prix national de poésie. Le fait qu'il soit pratiquement inconnu en Europe et même en Roumanie, son pays natal, a de nombreuses raisons, comme le note un exégète de son œuvre : « Poate pentru că este poet, poate pentru că este de origine maghiară, poate pentru că meseria lui (practicată până la 70 de ani) a fost medicina (medic chirurg), [...], poate pentru că din 1954 până în 1995 nu a locuit în Europa [...], sau poate toate la un loc »[1]. La trajectoire biographique de Gaspar Lorand a connu de nombreux rebondissements : études à Budapest, déportation en Allemagne, installation en France, études de médecine à Paris, voyage en Israël en 1954, où il est

chirurgien à Jéricho, Jérusalem et Bethléem, l'expérience du désert, qui a influencé son œuvre, la découverte de la mer Égée, et de 1970 jusqu'à sa retraite, il est médecin à Tunis. La vocation poétique de Gaspar Lorand (récompensée par de grands prix, dont le plus important est le prix Goncourt en 1998) se double d'une passion pour les voyages et la photographie. Après avoir pris sa retraite de médecin, il a vécu à Paris et à Gammarth (près de Tunis), puis à Paris seulement. Gaspar Lorand est décédé le 9 octobre 2019. Les poèmes de Gaspar Lorand sont influencés par sa passion pour la photographie, à travers l'empreinte de la visualité, le culte du détail significatif et l'extraction d'un regard révélateur sur le monde. Dans le volume *Approche de la lumière* (en collaboration avec Andras Visky), Gaspar considère la photographie comme une nouvelle dimension de la perception poétique de l'univers, ainsi que comme un moyen important de rafraîchir l'écriture.

La poésie de Gaspar est bien sûr influencée par sa trajectoire biographique sinueuse, par la matrice transylvanienne ou par la géographie méditerranéenne, les mots clés de sa poétique étant : nomade, exil, migration, mots récurrents, chargés d'une aura de spiritualité et d'une perpétuelle recherche d'identité. Le poète lui-même témoigne d'ailleurs d'un sentiment d'abandon, de perte de repères géographiques réels et, par conséquent, témoigne aussi d'un état émotionnel de redécouverte sous le signe de la création, sous le signe de la littérature, à travers le voyage vers soi qu'elle implique : « Certaines œuvres des dernières années me sont comme l'approche d'un pays où j'ai vécu longtemps, vraiment vécu, et dont j'ai perdu le chemin »[2]. Né en Transylvanie, Gaspar a gardé dans l'expression et la thématique de ses textes des réverbérations du Transylvanisme, un espace culturel multiethnique de rencontre et de dialogue spirituel, le lien intense et continu avec la Transylvanie et le Transylvanisme étant pertinent et représentatif, au niveau de la dynamique de l'imaginaire, comme dans le volume au titre suggestif *Derrière le dos de Dieu* (Gallimard, 2010) traduction du nom populaire de la région où vivaient les grands-parents maternels : « Derrière le dos de Dieu , nom donné à cette région de la Transylvanie orientale où se situent les rudes villages des hauts plateaux des Carpates dont mes grands-parents étaient originaires »[3].

L'espace natal, matrice de l'identité, est évoqué de manière suggestive, surtout dans les vers qui saisissent les détails des réalités de l'espace transylvanien, comme l'expression du rituel quotidien du repas de midi, le souvenir de l'enfance, avec les saveurs des hivers et des neiges d'antan, évoqués avec candeur et nostalgie : « ma mère découpait le pain / nous mettons la soupe sur la table / ces choses au-dehors qui tombent lentement, / le jasmin, la neige, l'enfance,/ goût de piments rouges et de dents heureuses »[4]. La poésie de Lorand Gaspar est fondamentalement liée à la terre, au sol et à la géographie variée que l'auteur a parcourue, du paysage transylvanien de son enfance au désert saharien, en passant par les îles de la mer Égée, la France, l'Afrique du Nord et l'Asie centrale. Les titres des volumes sont significatifs justement de cet attachement à la matière, à la terre et au sol en lien étroit avec la spiritualité. Car il s'agit aussi ici d'une spiritualisation intense de la matière, d'une intériorisation de la réalité par le verbe poétique : *Le Quatrième état*

de la matière (1966), *Gisements* (1968), *Sol Absolu et autres textes* (1982), *Derrière le dos de Dieu* (2010).

Bien entendu, comme le souligne l'auteur lui-même, pour révéler la nature et le paysage dans des conditions optimales, il faut aussi une « adhérence intime au lieu »[5], un élan d'intériorité vers le réel, par lequel le référent (le monde) est intégré dans le métabolisme de l'imaginaire lyrique, dans toutes ses couleurs, ses nuances et ses vibrations inouïes :

> […] Issu d'un pays de forêts, qu'y avait-il dans ma composition qui pût si immédiatement entrer en résonance avec la vibration de cette terre désolée ? Et chaque fois, au long de ces années, qu'après une absence plus ou moins longue j'y revenais, la perception de ces couleurs pauvres, de ces courbures, de ces tables, de ces failles rythmées, se déployant à la manière d'une fugue, m'inondait, physiquement, de la même joie évidente et indicible[6].

La légitimation de l'identité de l'espace transylvanien est liée à des souvenirs clignotants qui rejouent, avec la force d'une sensorialité fraîche, intégrale et intense, la vibration d'un passé qui n'est plus, dans des images visuelles et auditives évocatrices :

> je pense aux truites de mon enfance/ remontant en avril le torrent –/ la rocheuse clarté d'être là en passant/ de sentir parfois une lueur qui bouge/ dans ces dessins de nervures fragiles/ d'un cerveau, d'une aile de libellule/ des dix couches superposées de nos rétines/ tout ce que la pensée et la main peuvent tour à tour construire et détruire,/ une source de clarté en nous le sait[7].

La réalité est ainsi perçue dans une vision de totalité, le texte restituant la dynamique d'une ascension intérieure, d'une échelle identitaire que le poète gravit, à travers des mots charnels, imprégnés d'une sensorialité débordante et intégratrice : « brèves partitions sonores, visuelles et même musculaires qu'imprime en nous l'usage »[8].

Importante est également l'étroite correspondance entre le corps et le monde, entre l'intérieur et l'extérieur, dont découle une sorte d'exactitude non déguisée et inapparente des sensations et des sentiments, qui remplace la connaissance apparente et rigoureuse, faite de raisonnements et d'axiomes, est également très pertinente : « Ton corps sait l'exactitude des brins / l'exactitude au-dedans de chaque grain de son qu'allume le mouvement »[9]. La poésie elle-même semble d'ailleurs être une caisse de résonance des sensations, offrant la possibilité de se réconcilier avec soi-même et de retrouver une dimension révélatrice et profonde de l'être, une dimension de la vie « force parmi d'autres de notre corps »[10]. L'existence, la matérialité, la force de la réalité sont les éléments d'une expérience poétique puissante, dans laquelle la conscience de la vie finie s'entrelace avec l'infinité immanente des mondes, comme le dit l'auteur lui-même, qui cherche, avec plaisir, avec déplaisir, avec dégoût, avec une angoisse intense et un enthousiasme sensoriel maximal, à capturer tous les détails, les racines, les lumières et les obscurités de la réalité :

> Avoir conscience de ma vie finie. De l'infinité infinie immanente des

> mondes. De la relativité de toute connaissance. Le plaisir et le déplaisir parfois de regarder, d'entendre de sentir de penser les choses, humaines et non humaines, l'obscurité et la lumière. Trouver des mots pour essayer de dire. Écrire ce quelque chose qu'on appelle un poème, sachant qu'on ne sait pas ce que c'est[11].

La poétique extrêmement moderne de Lorand Gaspar est ainsi constituée d'un conglomérat de mots, d'espaces, de figures humaines qui expriment le rapport distordu de l'auteur avec le monde, car il n'y a pas d'autre choix que celui de l'écriture : « le texte poétique est le *texte de la vie*, élargi, travaillé par le rythme des éléments, érodé, fragmentaire par endroits, laissant apparaître des signes plus anciens, trame d'ardeur et de circulation : chacun peut y lire *autre chose* et aussi la *même chose* »[12]. Il y a ici, dans les vers tendus, tendres et musicaux de Gaspar, un culte de la sensation fluctuante, changeante, en constante métamorphose, qui occupe toujours une position centrale, par sa récurrence et sa pertinence, au sein du poème : « tiens, tu es là,/ et ma voix me fait rire bêtement/ elle remue des poissons fossiles au soleil/ après trente mille/ ans de doux chez soi/ il faut partir vers la capitale du jour/ être vu et s'endormir debout/ émaillé et cuit/ dans le ventre gonflé/ d'huiles odorantes et de bruits »[13]. Les poèmes de Gaspar rendent ainsi possible la traduction de soi vers le monde, vers les autres, l'écriture devenant alors une source de savoir et de connaissance de soi, un véritable apprentissage du devenir. Le travail de traducteur de Gaspar est constant. Depuis sa jeunesse, le poète connaît les langues parlées en Transylvanie (hongrois, roumain, allemand), ainsi que le français, l'anglais et certaines langues parlées dans le bassin méditerranéen. En tant que poète et traducteur, Lorand Gaspar estime que la traduction est une découverte et une transposition expressives, une connaissance de l'autre et une découverte de soi-même et de sa propre écriture, qui se renouvelle constamment au contact d'autres poétiques et langues lyriques :

> J'ai souvent essayé de dire à quel point le travail de traduction est pour moi un véritable apprentissage et sur plusieurs plans. Rien de tel pour pénétrer le terreau, les racines, l'arborescence, la circulation de la sève, les nourritures, la nature même d'une poésie singulière. En traduisant de la poésie, j'apprends autant et plus sur ma propre langue d'écriture que sur celle du poète traduit[14].

Gaspar a traduit, parfois en collaboration avec Sarah Clair, de nombreux auteurs de différentes langues : Rilke, D. H. Lawrence, Séféris, Paolo Cristofolini, Khaled Najjar, Hassouna Mosbahi, János Pilinszky, György Somlyó, Károly Bari, Mátyás Varga, Ottó Tolnai, Marko Bela etc.

Le transylvanisme de Gaspar se manifeste également dans son intérêt constant pour la poésie hongroise, puisqu'il a traduit un volume du poète Marko Bela (*Comme un échiquier fermé,* Ibolya Virág, Paris, 2001), une traduction qui signifie la réappropriation de l'univers transylvain, un repli identitaire et linguistique aux significations particulièrement pertinentes. Gaspar a également été traduit, par intermittence, en roumain par Marta Iszak (*Egeea,*

Iudeea, Clusium, Cluj-Napoca, 1993), Anca Măniuțiu (*Foi de observație*, Koinoia 2005) et Dominique Ilea. Une traduction intégrale de l'œuvre de Gaspar en roumain est nécessaire, en tant qu'acte symbolique et représentatif de la récupération. Parfois, comme dans le poème *Langue natale* Gaspar a pour vocation la simplicité et le retour aux sources, en retrouvant le temps et l'espace de l'enfance :

> Les contraires/ qui sont battement au cœur du monde, la parole les porte à déchirure./ Dans la dislocation que plus rien ne guérit, la ferveur d'une/ langue dévore son avenir./ Fouet d'une phrase sans équivoque./ Ici s'est tenue la lumière d'un arbre, là s'est dissoute la venue/ d'un pas./ Dans le buisson des cris le dieu se creuse de mutisme./ Quelque flamme que tu portes – si peu cette eau qui s'évapore./ Fraîche amertume du sel dans les plis de lumière[15].

Passionné par les terres exotiques (déserts, terres arides, soleil brûlant), fasciné également par les paysages transylvaniens de son enfance, Gaspar croit fermement qu'« écrire un poème est toujours un réapprentissage de la langue », même si parfois les mots ne parviennent pas à capturer la vie dans toute sa plénitude : « Et si les mots s'avèrent parfois impuissants à communiquer un moment de « vraie vie », à faire partager ce qui nous est apparu comme une connaissance vive, puissent-ils du moins témoigner d'un immense désir de lumière partageable. » (*Feuilles d'observation*).

La poésie de Lorand Gaspar semble être un voyage au bout du langage, là où le mot et le monde se rencontrent dans un éclat de lumière, un horizon où l'intimité du moi et de son histoire confère un état de mystère à l'approche des choses, tout comme le paysage baigné de lumière suggère un sentiment de perte et de redécouverte, de clarté et d'ombre, où l'être semble se cacher et se révéler en même temps. La terre (« sol absolu ») est dotée de la capacité de révéler les valences de l'intériorité, mais aussi les repères d'un itinéraire de connaissance sacrificielle et de la condition du poème de dire et en même temps de cacher dans ses mots un silence essentiel. Les images du désert, avec ses formes limpides et enveloppantes, apparaissent comme des miroirs de l'âme, des expériences de l'instant et des détachements de soi, pour atteindre un attachement plus profond à la nature, aux éléments, aux vides et aux pleins dans le tissu du monde, dont l'identité semble être faite d'aperçus de l'altérité, de mots, de couleurs et de formes, comme la luminosité intense d'un regard réfléchissant et englobant.

La lumière est l'un des thèmes essentiels de la poésie de Gaspar. La lumière est la source de la vision, la source de la communion du moi avec le monde, la vibration de l'émotion de percevoir les choses comme des formes, des couleurs, des surfaces et des lignes, évoquant la clarté et le pouvoir évocateur du paysage. La lumière est associée à la douceur, à la volupté, à la tendresse (« la tendresse infinie de la lumière sur ces choses rassemblées »), tout comme le monde lui-même est la ferveur de la vie, la plénitude (« l'inextinguible poussée de la vie »), la beauté comme intensité qui se déploie comme un dénouement au seuil de la lumière (« Je ne comprends pas la beauté sans un accroissement

d'intensité de la vie, et je ne comprends pas cette intensité en dehors d'un dénudement dans la lumière »). Le corps lui-même est intensément spiritualisé, en tant que totalité de l'expérience (« toute 'l'intelligence', la totalité de l'acte de vivre »), la rencontre avec la lumière résume en fait la rencontre avec la clarté du moi (« la rencontre d'une clarté au fond de soi ») ou la fusion avec la vraie vie, d'où naît l'identité de la personne incarnée par la poésie, la lumière, l'instant, le paysage, d'où naît le don des jours et des lieux (« épiphanie d'une transparence inexpliquée des épaisseurs de la terre »). La parole poétique est donc un appel à la clarté, une recherche de significations qui ouvrent la voie à un horizon de mystère et de suggestion d'absolu, aux profondeurs mystérieuses et aux racines inconnues des choses (« Comme si de telles aérations des coins les plus secrets réveillaient à un savoir désinvolte, à des sources enfouies ou obstruées par toutes sortes de peurs et d'étourdissements ».) La rencontre avec le monde est donc une rencontre avec la lumière faite de hauts et de bas (« Nous revenions toujours plus lourds à la terre/ troués d'espace cloués de lumière/ les mains apaisées dans la chute »). Les paysages dépeints par le poète sont en grande partie des lieux électifs et symboliques avec lesquels Gaspar a sans doute des affinités (Patmos, Ciclade, Egeea) sont des espaces où s'entremêlent clarté, ferveur et tentation de la frontière qui ouvre les horizons. La lumière est un symbole tout-puissant, récurrent dans ces vers calmes et tendus à la fois, à travers l'intensité du désir de sentir et de savoir (« La lueur qui tremble dans la pensée draine la ferveur des espaces » sau « Lumière de l'Egée/ Yeux pleins d'images, avides de cette flamme qui les consume »).

La passion sensorielle est aussi intense qu'expressive, car écrire les témoignages des sens est une manière d'incarner le monde (« une manière de donner visage au monde ») par le biais de différents types d'images perceptives : tactiles (« ferveur tactile »), visuelles (« fermentation visuelle »), sensuelles (« l'intensité d'une attention, d'un désir ») ou par des mécanismes synesthésiques (« abeilles d'odeurs, de goûts, de timbres, de touchers »). Cependant, dans certains poèmes de Gaspar, la lumière a une fonction mythique et rituelle, par son accès aux hauteurs, à l'intimité avec les choses, avec l'éternité (« comme l'éternité prise dans une danse légère, ajourée, odorante ») et la transparence des épiphanies secrètes (« Un jour nous avons recueilli la lumière » ou bien « Comme elle nous soulève la lumière ! »). Le dialogue avec le monde et avec soi-même est en effet une source de connaissance, une quête, un signe de la transmutation des sens en représentations symboliques, en assemblages de lumière et de musique, un relief de transparences oubliées d'où naît la conscience d'appartenir à un univers harmonieux, infini et ordonné : « foyers d'énergie et de clarté, à la manière des grandes compositions musicales qui nous « réordonnent », nous ressourcent, nous réconcilient corps et âme, nous réinsèrent dans la conscience d'une unité infiniment plus vaste »[16].

Dans cet univers d'une richesse inouïe de formes et de nuances, les mots deviennent tendres et délicats, évoquant diverses représentations du monde, des visages, des paysages, des regards, des corps et des épiphanies, des énigmes et des rencontres : « Ces corps de mon corps ont chacun son poids, son intensité, sa consistance, sa mobilité interne, ils sont les rois

mages de mes épiphanies. Petites lampes issues de mes rencontres et qui demandent à être nourries, lampes ou énigmes »[17]. On pourrait dire de la poésie de Lorand Gaspar qu'elle est une lyrique des éléments, des choses, des apparences, des vibrations du monde, par l'appel constant aux sens, à la façon dont ils livrent à la conscience les échos souvent méconnaissables des créatures et des objets de la vie quotidienne (« Que nos sens, notre cerveau tirent des vibrations du monde ») en parfaite et musicale consonance avec l'expérience profonde du moi: « Je n'ai rien fait d'autre en écrivant qu'essayer dans les mots d'accueillir la rumeur d'une respiration, quelque chose de cette fluidité qui «innerve» les corps et les choses les plus obscurs en apparence ». Poète de la lumière et des choses, des transparences et de l'ascension vers la transcendance, Lorand Gaspar suggère dans ses poèmes une nostalgie de ses origines transylvaniennes, une rêverie sur le multiculturalisme et la mythologie, la mémoire sous toutes ses facettes étant une constante dans des poèmes chargés de passé, de présent et de pressentiments d'avenir. « Nomade de l'absolu », le poète entreprend un « chant de lumière », à la recherche de limites et de révélations qui camouflent désirs secrets et voluptés, dans une obstination constante à la recherche de la lumière, de l'amour et de l'ascèse spirituelle.

Bibliographie

Del Fiol, Maxime, *Approches de l'Immanence*, Paris, Hermann, 2013.
Gaspar, Lorand, *Derrière le dos de Dieu*, Paris, Gallimard, 2010.
---, *Sol absolu et autres textes*, Paris, Gallimard, 1982, 2006.
---, *Approche de la parole*, suivi de *Apprentissage*, Paris, Gallimard, 2004.
---, *La Maison près de la mer*, Lausanne, Pierre-Alain Pingoud éditeur, 1992.
---, *Égée*, Judée, Gallimard, 1993.
---, *Feuilles d'observation*, Gallimard, collection « Blanche », 1986.
Abdeladhim, Maha Ben, « Visages et paysages chez Lorand Gaspar : Traits poétiques d'une errance », *Nouvelles Études Francophones*, vol. 22, no. 1, 2007, pp. 128-139.
Bozedean, Corina, « Lorand Gaspar or the Writing of a Complex Existential Path », in *Acta Marisiensis. Philologia*, nr. 5, 2023.
Trocaru, Iulian, « Lorand Gaspar: necunoscutul », in *Conta*, no. 29, 2017, p. 255.

Notes

1. Iulian Trocaru, « Lorand Gaspar: necunoscutul », in *Conta*, no. 29, 2017, p. 255.
2. Lorand Gaspar, *Approche de la parole*, *suivi de Apprentissage*, Paris, Gallimard, 2004, p. 283.
3. *Idem*, *Derrière le dos de Dieu*, Paris, Gallimard, 2010, p. 8.
4. *Idem*, *Sol Absolu et autres textes*, Paris, Gallimard, 1997, p. 62.
5. *Idem*, *Feuilles d'observation*, Paris, Gallimard, 1986, p. 83.
6. *Idem*, *Sol absolu et autres textes*, *op. cit.,* p. 14.
7. *Idem*, *Derrière le dos de Dieu*, *op. cit.*, p. 56-57.
8. *Idem*, *Feuilles d'observation, op. cit., p. 166.*
9. *Ibidem*, p. 182.
10. *Ibidem*, p. 65.

11. *Idem*, *Derrière le dos de Dieu*, *op. cit.*, p. 55.
12. *Idem*, *Approche de la parole*, *op. cit.*, p. 84.
13. *Idem*, *Gisements*, Paris, Flammarion, 1968, p. 23.
14. *Idem*, « Entretien avec Colette Guedj », *Lorand Gaspar*, *Nu(e)*, nº 17/2002, Daniel Lançon éd.
15. *Idem*, « Langue natale », in *Approche de la parole*, *Op. cit*.
16. *Idem*, *Feuilles d'observation*, *op. cit.*, p. 101.
17. *Ibidem*, p. 129.